

FEB 14 1921

THÉÂTRE INDOU

LA

DEVADASSI

(BAYADÈRE)

COMÉDIE EN QUATRE PARTIES

TRADUITE DU TAMOUL

PAR

LOUIS JACOLLIOT

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL DE CHANDERNAGOR

Prix : 1 franc

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

—
1868

Tous droits de reproduction réservés

THÉÂTRE INDOU

LA

DEVADASSI

(BAYADÈRE)

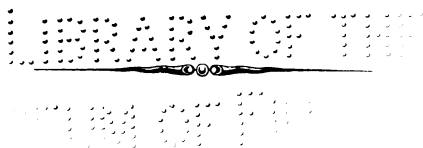
COMÉDIE EN QUATRE PARTIES

TRADUITE DU TAMOUL

PAR

LOUIS JACOLLIOT

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL DE CHANDERNAGOR



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

—
1868

Tous droits de reproduction réservés

PRÉFACE

Le théâtre indou, très riche en drames, déclamations d'aventures héroïques et tragédies, ne l'est peut-être pas moins en petites pièces satiriques, qui d'ordinaire se jouent à la fin d'une représentation capitale, *Sarangua* ou *Sacountala* par exemple, pour reposer le peuple des émotions de la soirée.

La plupart de ces pièces, dues à la verve d'un des acteurs de la troupe qui chaque année stationne dans les villages pendant les mois de mai, juin et juillet, *maiyaci*, *any* et *ady*, ne vivent qu'une saison, souvent même deux ou trois soirées suffisent pour les faire oublier. Elles disparaissent avec les événements tout locaux et d'actualité qui les ont fait naître : comme une fuite de jeune fille de haute caste avec son amant, l'enlèvement d'une des bayadères de la pagode, la mort de quelque vieil avare, connu dans toutes les aldées voisines, etc.

Tout scandale public ou privé est immédiatement mis au théâtre, et servi à la foule qui applaudit à outrance aux allusions les plus transparentes et les plus hardies.

Mais autant en emporte le vent. Ces morceaux de

satire restent dans la mémoire de ceux qui les ont entendus comme un simple souvenir ; nul ne les collectionne, et c'est à peine si leur auteur [daignera placer l'olle sur laquelle il les a gravés entre deux représentations, dans son léger bagage de voyageur.

Et c'est ce qui a fait dire à certaines gens qui font de l'orientalisme en chambre, et qui causent de l'Inde à tort et à travers, au hasard de la plume, que les Indous de l'époque actuelle n'avaient pas de théâtre, et qu'ils se bornaient à vivre sur le passé.

Certes, je ne veux blesser personne, mais qu'on le sache donc bien, la plupart des œuvres écrites dans ces circonstances ne sont que d'ingénieux romans, de rêveuses fictions.

L'Inde ne se révèle même pas au voyageur ; on ne peut l'étudier en passant, en prenant des notes, comme un courriériste ; il faut l'habiter pendant de longues années, se familiariser avec sa langue, ses mœurs, ses coutumes, ses usages mystérieux et symboliques, pour que le voile se soulève et qu'un peu de lumière se fasse.

Il est une vérité que je crois bonne à faire connaître. L'Inde que l'Européen visite le plus volontiers, c'est à dire Calcutta, le Bengale, Agra, Bénarès, Delhi, Lahore, pour moi n'est pas l'Inde. Vous ne trouvez là que des populations bâtardes, mi-indoues, mi-musulmanes, qui ont perdu tout cachet, toute originalité. Les invasions successives qui ont ravagé ce sol, n'ont rien laissé subsister de la splendeur des temps brahmaniques ; à peine çà et là apercevez-vous, en remontant le Gange, quelques pagodes en ruines, derniers vestiges d'une civilisation vieille de plus de six mille ans, qui après avoir couvert l'Orient s'en est allée, par l'Egypte, la Perse et la Grèce, illuminer l'Occident.

Les mosquées ont remplacé les pagodes, Mahomet a détruit Brahma, les sectateurs d'Omar ont nivelé par le sabre la terre et les peuples, les croyances et les

monuments; et l'indoustani que le Collège de France enseigne pompeusement comme le langage de l'Inde, n'est qu'un curieux dialecte, une espèce de langue franque, où la racine sanscrite est étouffée par les mots d'origine arabe, persane ou mogole.

Dans le Sud, au contraire, les provinces d'Hayderabad, du Carnatic, du Tandjaore, du Malayalam, ont échappé à la funeste influence des envahisseurs; pas un village qui n'ait sa pagode, ses brahmes enseignants, ses savants parlant encore sanscrit et commentant les Vedas et les lois de Manou sous les portiques des temples dédiés à Vichnou ou à Siva. Le culte des premiers âges s'y est conservé presque pur parmi les hautes castes, et la morale du divin fils de Devanaguy (1) est encore en honneur, près des prêtres, des penseurs et des sages.

C'est là qu'il faut venir étudier et comprendre l'Inde ancienne, par l'Inde moderne.

Quand l'Indou ne vous regardera plus comme un étranger et un être impur; quand vous vous en serez fait un ami, par sa langue que vous parlerez, par ses usages de famille et de caste que vous respecterez; vous sentirez le parfum de cette vieille terre se dégager autour de vous, le secret de son passé, de ses souvenirs, de ses traditions, se livrera à vos recherches. Les Brahmes consentiront à vous expliquer leur sainte Écriture, le culte sublime de leur divine Trimourti (2) et tout ému, vous retournant du côté du levant, vous direz à l'Europe : — Viens ici reconnaître ta mère.

Pour parler de ce pays, il faut, suivant l'expression antique, avoir été *initié*.

Non, vous ne connaissez point l'Inde, vous qui n'y avez pas vécu.

(1) *Christna*, le Rédempteur indou.

(2) *Trinité*.

Cette petite pièce dont je donne la traduction, porte le titre de *Devadassi*, c'est à dire la Bayadère. Ce n'est point la seule qui ait survécu à l'oubli qui atteint ordinairement ce genre de production dans l'Inde, mais c'est sans contredit celle que les populations du sud affectionnent le plus; et celle que les acteurs qui viennent tenir leurs séances sous les grands arbres des villages, pendant les chauds mois de l'été, interprètent le plus volontiers.

Je l'ai vu jouer pour ma part une vingtaine de fois dans les aldées de la côte de Coromandel. La *Devadassi* est attribuée (1) à un certain Parasourama, qui jouissait, il y a vingt-cinq ans environ, d'une grande réputation comme acteur et poète populaire; on a de lui un certain nombre de comédies et de drames, que je m'imposerai certainement la tâche de traduire si cette première tentative est reçue avec quelque faveur.

Ce petit drame où la satire se mêle à la passion, est écrit en tamoul, langue savante et perfectionnée, que parlent les peuples de la pointe orientale de l'Indoustan et de l'île de Ceylan, et qui n'est qu'une variété simplifiée du sanscrit.

L'étude approfondie de cet idiome, auprès duquel tous les autres dialectes de l'Inde ne sont que des patois, faciliterait très certainement la tâche ardue des orientalistes et des philologues, qui consacrent leur vie à la recherche du passé.

Le lecteur trouvera sans doute dans cette pièce des hardiesses auxquelles l'état présent de nos mœurs ne l'a pas habitué. Qu'il se souvienne de la liberté d'allures et de langage des satiriques grecs et latins, et il aura trouvé le véritable point de vue d'après lequel la Deva-

(1) Je dis « est attribuée », car je ne puis me baser que sur l'opinion de la plupart des Indous que j'ai interrogés à ce sujet, les olles sur lesquelles cette pièce est gravée, ne portent pas de nom d'auteur.

dassi doit être jugée. Dans la poétique orientale, c'est dans l'ensemble qu'il faut rechercher l'idée morale ; les caractères sont présentés dans toute leur repoussante nudité, et l'idée n'est jamais affaiblie par le mot.

Je m'inquiète peut-être à tort de quelques expressions un peu vertes que je n'ai point gazées..... La pudeur qui applaudit aux chansons ordurières des tré-taux parisiens, ne méritait sans doute pas ce semblant d'excuses, pour les quelques crudités d'une pièce qui, en résumé, est le triomphe de la vertu innocente et chaste sur le vice audacieux et lâche.

15 juillet 1868.
